

La vraie démocratie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 32

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 9 Août 1873.

Depuis quelques jours, des bandes de Bohémiens, auxquelles on attribue l'importation du choléra en Italie, chassées de ce pays, pénètrent en France par le Mont-Cenis. Plusieurs sont actuellement campées dans les environs de Thonon et d'Annecy, et il est très probable qu'elles seront repoussées vers les frontières de Genève ou du Valais. Mais nous croyons savoir que des précautions sont ordonnées pour éviter que ces tribus errantes ne pénètrent en Suisse par ces deux issues ou par le lac.

Voici, à ce sujet, quelques détails empruntés à un journal français :

« Ce n'est pas par le Mont-Cenis seulement que ces peuplades pénètrent en France ; depuis un certain temps on en voit passer par la frontière de Vintimille et par le col de Tende. Au point de vue de la salubrité publique, il importe que l'autorité les oblige à séjourner loin de tout centre d'habitation.

Leur saleté est indescriptible. Par le temps d'épidémie qui se révèle un peu sur tous les points, la présence et le contact de pareilles gens pourraient devenir une cause de pestilence.

Qu'on juge de leur malpropreté par ce qui suit :

Les Bohémiens dont il est question voyagent par familles, par bandes, par tribus.

Ils portent avec eux une tente et quelques ustensiles de ménage. Point de linge, point de vêtements. Tout cela est, pour eux, bagage inutile. Ils sont vêtus, hommes et femmes, de toiles de couleurs, dites indiennes. Ils ne s'en dépouillent jamais. Jamais est un peu trop dire ; ils s'en dépouillent quand le vêtement, usé, troué, déguenillé, ne tient plus sur leurs membres.

Ils sont pourvus, pour la plupart, d'une chevelure luxuriante. Ces tresses abondantes sont tortillées derrière la tête.

Leurs mains, leur figure sont de la couleur des chaudrons qu'ils emploient à leur cuisine. Bref, les Arabes Bédouins qui campaient, il y a quelques années, à la porte Bab-Azoun, à Alger, et qui étaient un objet de dégoût pour la population, étaient peut-être moins repoussants que ces Bohémiens.

Ils campent en rase campagne, sur le rivage de la mer ou sous des arbres. Ils dressent leurs tentes, allument du feu, vont à la ville voisine acheter du

pain et des légumes, mangent et se couchent. Ils sont sur pied de bonne heure. La toilette est bientôt faite : l'eau ne souille jamais leur figure et leurs mains.

Quelques tribus ont des chevaux, mais quelles bêtes ! C'est pitié de voir la maigreur de ces malheureux quadrupèdes.

On voit souvent ces Bohémiens se présenter dans les maisons et les boutiques, demander qu'on leur confie les ustensiles en cuivre de cuisine pour être étamés et mis à neuf. Il faut dire que ces pauvres parias n'excitent guère la confiance publique et qu'ils n'obtiennent que bien peu de chaudrons, de marmites, etc., à réparer.

D'où viennent ces pauvres créatures ? Les uns disent que ces malheureux viennent d'Italie, du Piémont, dont ils sont originaires. C'est la faim et la misère, et non l'autorité, qui les chassent. D'autres prétendent qu'ils sont Moldaves, Hongrois, Valaques, Africains, Espagnols, Allemands. »

La vraie démocratie.

La distribution des prix de l'Association philotechnique française (composée d'amis des arts), a eu lieu dimanche dernier à St-Denis. Plus de 2,500 ouvriers faisaient partie de l'auditoire. Le délégué du ministre de l'instruction publique, M. Eugène Rendu, a prononcé, à cette occasion, un remarquable discours, dont nous détachons ce beau passage :

« Un illustre homme d'Etat anglais, M. Gladstone, a dit : « Le dix-neuvième siècle, de quelque façon qu'on le juge, sera le siècle de la classe ouvrière. » C'était dire, en d'autres termes : Le dix-neuvième siècle est le siècle de la démocratie.

« Démocratie ! » grand mot qui passionne et qui divise, mais qu'il faut comprendre et définir, pour n'avoir pas à le redouter ! Il y a deux démocraties dans le monde : l'une de ces démocraties veut dire, appel aux instincts mauvais, à la lutte systématique entre le travail et le capital, à l'antagonisme entre les ouvriers et les patrons, à la haine des pauvres contre les riches, aux passions de nivellement et de désordre.

Cette démocratie n'est que l'exploitation criminelle de la misère et de l'ignorance par le charla-

tanisme. A cette démocratie on ne peut qu'opposer l'épée, puisqu'il faut désespérer de la convaincre, et que, dans la sincérité et dans les souffrances des travailleurs, elle ne voit qu'un piédestal pour ses ambitions.

Mais il y a une démocratie qui est un combat consciencieux et dévoué contre la misère, contre le vice et contre l'ignorance; qui est l'ascension graduelle et pacifique des masses laborieuses vers un idéal d'égalité et de justice, et leur avènement à une instruction plus solide et à une moralité mieux établie; une démocratie qui est, en un mot, cette élévation morale et intellectuelle dont je parlais tout à l'heure, qui peut et doit amener logiquement, pour les populations ouvrières, une influence sociale plus étendue.

Cette démocratie-là, je l'invoque, et depuis longtemps je sers sous son drapeau, car elle n'est autre que la puissance qui rachète peu à peu ce monde de la servitude et du mal; et sur son front je vois briller les caractères qui me font reconnaître en elle la fille de la pensée chrétienne et du dix-neuvième siècle!

On comprend la joie qu'ont éprouvée les populations françaises au départ des dernières troupes allemandes; la ville de Nancy, entre autres, était dans un réel enthousiasme. Ce moment si impatientement attendu avait été choisi pour l'inauguration de son nouveau théâtre. La salle, trop petite pour contenir la foule qui assiégeait ses portes, présentait un coup d'œil magnifique. Le Théâtre-Français avait prêté généreusement et patriotiquement, pour la circonstance, plusieurs de ses excellents artistes, MM. Talbot, Berton, Bouchet, Coquelin, M^{mes} Ponsin et Lloyd.

Dans un entr'acte, M. Coquelin a lu de sa voix vibrante et profondément émue, les vers suivants de M. Henri de Bornier, où l'on sent l'inspiration d'un vrai patriotisme et des sentiments les plus élevés :

Le départ des Allemands.

Ils partent. Leur bonheur fût plus grand que leur rêve;
Ils ont vu leur triomphe et l'ont trouvé trop beau.
Pareils à l'Océan qui, dépassant la grève,
Reculé, heureux encore d'en garder un lambeau :

Ils partent. Nous pouvions attendre une autre fête,
La victoire, infidèle, ayant plus d'un retour;
Mais nous qui n'aurions pas insulté leur défaite,
Nous n'insulterons pas leur victoire d'un jour.

La France peut les voir, sans étaler sa joie,
Ces flux et ces reflux qu'elle a connus souvent;
Elle sait que toujours, abandonnant leur proie,
Les flots changent de lit lorsque change le vent!

Aujourd'hui, nous pouvons, dans ce deuil éphémère,
Trouver un autre espoir plus grave et plus pieux,
Et lorsque Dieu permet que l'on frappe la mère,
Ce n'est pas sans dessein : le fils l'aimera mieux!

Nous l'aimions pour sa force et pour sa gloire ancienne,
Pour ces jours éclatants, dont nos yeux sont remplis,
Où l'histoire du monde a tenu dans la sienne :
Pour Fontenoy, Fleurus, Ulm, Arcole, Austerlitz.

Aimons-la maintenant pour sa fière blessure,
Pour ses traits ennoblis par le sillon des pleurs,
Pour son angoisse horrible à l'heure de l'injure,
Pour cet enfantement de ses derniers malheurs!

Aimons-la maintenant pour ces jours de sagesse
Où, tous les cœurs français battant à l'unisson,
Où chacun, sans compter, prodiguant sa richesse,
La prisonnière auguste a payé sa rançon!

De l'or et non du fer? — Ce n'est pas sa coutume.
Mais la force d'un peuple a des aspects divers,
Et c'est une autre gloire, au sein de l'amertume,
Quand l'or des temps heureux peut payer les revers!

Les revers sont payés. Chacun a fait sa tâche.
Plus rude elle parut, plus vite on triomphait:
Nos chefs disaient : « Courage! A l'œuvre sans relâche!
Il faut que cela soit! » — Et c'était déjà fait!

O peuple! loin de toi tout flatteur qui t'encense,
Mais il faut dire au moins que le monde surpris
Envia tes malheurs en voyant ta puissance
Et que plus d'un paierait sa défaite à ce prix!

Pourtant, qu'un tel orgueil n'entre point dans nos âmes;
Nous avons mieux à faire au temps qui va venir;
Si de ces lourds fardeaux ainsi nous triomphâmes,
Pour bien garder l'espoir, gardons le souvenir.

Le ciel dans sa clémence a formé cet orage
Pour que le matelot redouble son effort.
Pour que le naufragé soit digne du naufrage
Et reprenne la mer plus prudent et plus fort!

Levez-vous, matelots! Au gouvernail, aux voiles!
Au travail, laboureurs des flots larges et lourds!
Emportez la boussole et cherchez les étoiles,
Ne craignez pas la nuit : l'ombre passe toujours!

Et surtout, aimez-vous, pour triompher ensemble!
Allez vers le péril en vous donnant la main;
Ce n'est pas un malheur que le navire tremble
Si vous le menez tous dans le même chemin.

Aimez-vous dans la lutte et dans la délivrance,
Dans le frisson joyeux du triomphe attendu,
Pour vos aïeux, vos fils, vos mères, pour la France,
Et retrouvez l'amour. — Rien ne sera perdu!

On nous écrit au sujet d'une petite fête donnée l'autre jour aux enfants des écoles de Savigny et Forel :

Monsieur le Rédacteur,

Le *Conteur* était l'autre jour d'humeur morose, chose assez extraordinaire; la réception faite au Roi des rois par des républicains provoquait ses réflexions chagrines. Au ridicule étalage des oripeaux de la royauté, il préfère sans doute nos modestes réjouissances populaires, voire même la simplicité d'une fête d'enfants, comme celle que nous venons d'avoir ici pour la première fois.

C'était sur l'une des hauteurs du Jorat; un ciel bleu, l'ombrage des sapins, les charmes d'une nature paisible et souriante encadraient ce gracieux tableau de l'enfance heureuse et insouciant. Heureuse! jugez s'il y avait de quoi l'être à la vue de tant de choses inconnues préparées à son intention. Un mât de cocagne, un rond pour le bal, de grandes cibles, et surtout ce superbe pavillon des prix, dont la richesse atteste une générosité vraiment méritoire de la part des autorités communales. Au milieu de l'explosion de cette joie naïve, j'ai remarqué l'organisation parfaite de cette fête donnée à plus de 500 enfants venus des nombreux hameaux d'alentour.